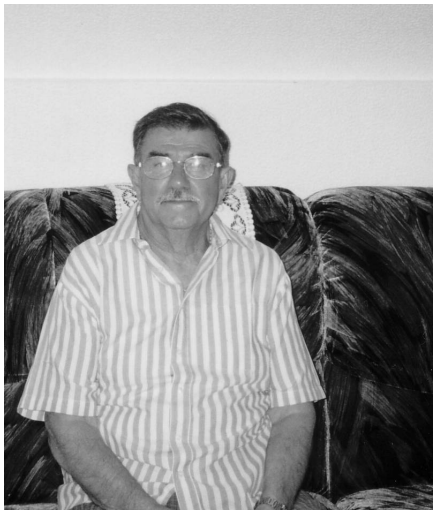
La Libération de l'Alsace

TÉMOIGNAGE DE ROLAND GUBILO : L'HISTOIRE D'UN DISPARU DU 1er R.T.M (Régiment des Tirailleurs Marocains) EN ALSACE LORS DE LA LIBÉRATION



Roland Gubilo aurait dû rencontrer nos élèves à l'occasion de la commémoration de la Libération de Westhalten avec les anciens tirailleurs marocains, mais domicilié à Castelnaudary, il n'a pu nous rejoindre, il nous envoie son récit.

En partant de Eschentzwiller au sud de Mulhouse, le premier contact de la 4ème compagnie du R.T.M. (Régiment des Tirailleurs Marocains) avec l'ennemi se produisit le 27 novembre 1944 dans les sous-bois de la forêt de la Hardt-Sud. Elle eut ses premiers tués et blessés.

Après avoir atteint son objectif fixé, elle poursuivit son avance jusqu'au canal d'Huningue où le lendemain elle fut relevée par une unité de la 9e D.I.C pour rejoindre Rixheim qu'elle quitta le 2 décembre 1944 pour renforcer le 2ème Bataillon, celui du Commandant Girard, chargé du nettoyage de ce secteur.

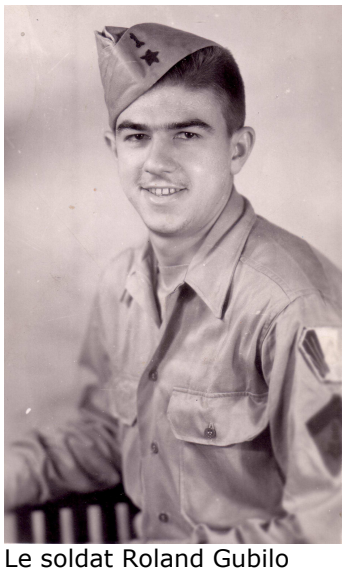
Direction le Pont du Bouc. C'est à partir de là que se produisit le désastre qui marqua terriblement le dégagement de Mulhouse.

Le désastre du Pont du Bouc.

Pour cela, l'opération prévue partit du Pont du Bouc où une tête de pont avait été faite sur le canal de Huningue.
La 4ème compagnie était chargée de sa défense. Elle était positionnée en lisière de la forêt à découvert, quelques trous d'obus servaient d'abri aux tirailleurs. Le 2 décembre 1944, dans le courant de l'après-midi, elle subit un violent tir d'artillerie, le sous-lieutenant Roger Bonnemaire, blessé, fut évacué. Suivirent de nombreuses patrouilles ennemies recherchant le contact.

L'ordre de mouvement fut reçu, il se fit dans la nuit du 2 au 3 décembre 1944 à une heure donnée. Notre contact avec le P.C du bataillon se fit au moyen d'une ligne téléphonique que nous déroulions au fur et à mesure de notre avance.

A l'heure fixée, la compagnie fit mouvement dans un silence absolu, sans incident. La cote fixée fut atteinte. Tout était bien calme. Une patrouille était chargée de reconnaître les lieux. Elle revint rapidement, elle informa le Lieutenant Martin, commandant la compagnie, de la présence de chars allemands tout près de nous. Nous restions sur place attendant le lever du jour et nous n'avions plus de contact téléphonique avec le P.C du bataillon.


Le soldat Roland Gubilo

Dès l'aube du 3 décembre 1944, le combat fut engagé et violent. L'ennemi contre-attaqua, appuyé par les chars suivis de l'infanterie. Le choc fut rude, les tirailleurs flanchaient, la bataille faisait rage. C'est alors qu'entra en action l'artillerie française déclenchant une couverture massive qui nous atteignit. Les tirailleurs couraient dans tous les sens, nombreux furent les blessés gravement atteints. Le lieutenant Martin fut touché et laissé sur le terrain, ainsi que le sous-lieutenant Meyer de même

que l'adjudant Graziani blessé par balle. Il n'y avait plus de commandement. Toujours sous les obus, les Tirailleurs se déplaçaient par vagues et toujours en criant. C'était la panique. Ils étaient devenus intenables. Que fallait-il faire pour se dégager ? il fallait atteindre au plus tôt le Canal et surtout pouvoir le traverser.

Compte tenu de la situation un groupe se forma composé du sergent-chef Dahy des sergents Villateau et Catania, des tirailleurs Montoya, Molina et Flores et de moi-même, le caporal Gubilo. Dans le calme, nous pensions peut-être pouvoir nous en tirer.

Nous marchâmes silencieusement et prudemment sous-bois tout le lendemain nous heurtant toujours au canal. La pluie avait fait son apparition et la faim commençait à se faire sentir.

Après une nuit passée dans un trou d'obus bien tassés les uns contre les autres, le sergent Villateau et les tirailleurs Montoya, Molina et Florés décidèrent de se rendre et ils nous quittèrent.

Pour ceux qui restaient (Dahy, Catania, Gubilo) ils s'engageaient dans une véritable aventure. Elle était bien risquée et comment allait-elle se terminer ?

Nous continuâmes toujours à marcher espérant un passage possible sur le canal. La pluie nous accompagnait, nous buvions l'eau des trous d'obus en essayant de ne pas penser à notre ventre toujours vide.

Nous atteignîmes l'orée de la forêt d'où nous apercevions au loin un village. Toute la journée nous restâmes dans la forêt, attendant la nuit pour sortir, ce qui fut fait.

Après avoir vu passer tout près de nous une patrouille allemande, nous trouvâmes encore sur notre chemin un canal, celui du Rhône au Rhin avec sur le chemin de halage tout près d'une écluse fermée à ce moment là, une maison que nous supposions être celle de l'éclusier. Pourquoi ne pas aller frapper à sa porte ? Au moment de le faire, la porte s'ouvrit et l'on vit sortir des Allemands. Nous eûmes juste le temps de nous plaquer contre le mur. Ils passèrent tout près de nous sans nous voir. (Quittant brusquement la lumière, leurs yeux ne devaient pas encore être habitués à l'obscurité)

Nous perdîmes le sergent Catania, lorsqu'il s'échappa par la passerelle de l'écluse.

Nous fûmes repérés, Dahy et moi-même, peut-être aussi Catania, ce qui déclencha un tir violent d'armes automatiques de la part des Allemands.

Nous trouvâmes abri dans un fourré et lorsque tout se calma nous reprîmes notre chemin après avoir essayé de camoufler, au mieux, les deux carabines américaines dont une à crosse rabattable que nous possédions, Dahy possédait un revolver 11/43, une boussole et des jumelles.

Maintenant nous nous demandions où nous diriger afin de trouver un refuge sûr. Il pleuvait toujours, ma capote était trempée et nous avions faim. A ce moment là, nous nous trouvions dans la partie Nord de la forêt de la Hardt.

Nous passâmes la nuit blottis l'un contre l'autre en raison du froid qui se faisait sentir et de la pluie.

Le lendemain alors que le jour se levait à peine nous entrâmes dans la cour d'une ferme, nous vîmes percher sur un chariot plusieurs volailles dont un magnifique dindon. Quelle aubaine ! Avec mille précautions je m'approchais de ce superbe gallinacé et le peu de force qui me restait me permit tout de même de lui tordre le cou et vite fait nous retournions au bois d'où nous venions. En le transportant nous constations qu'il pesait un bon poids.

Le dindon fut vite plumé, vidé, débité, quelques morceaux embrochés mis sur un feu bien faible, sans trop de fumée (il fallait être prudent). Dahy, fumeur, possédait des allumettes et moi un petit couteau de poche.

La chair était dure, pas suffisamment cuite. C'était sans importance. L'essentiel était que nous puissions manger, il fallait assouvir sa faim. Les morceaux inutilisés furent conservés en les mettant dans la sacoche de Dahy. Ils pourraient encore une fois servir de repas.

Il fallut ensuite creuser des trous pour faire disparaître le feu, les plumes et les déchets de l'animal. Ensuite nous attendîmes patiemment la nuit, notre complice.

De notre cache nous avions repéré non éloigné de nous, un village, il fallait y aller.

La nuit était enfin arrivée. D'épais nuages cachaient la lune. Cette nuit s'annonçait bien noire.

Nous quittâmes le petit bois pour atteindre le village. Nous trouvâmes encore un canal sur notre chemin mais un ponceau nous permit de le traverser. Nous venions tout juste de le faire qu'une sentinelle vint se poster.

Dans ce village en suivant les rues, dans l'une d'elles, une maison attira notre attention. Dahy frappa à la porte, une femme ouvrit, en apprenant qu'elle avait en face d'elle un Français elle lui dit de partir, sa maison était occupée par les Allemands.

Nous aboutîmes sur une route venant de l'extérieur du village. En bordure se trouvaient quelques maisons isolées, mais aussi un café qu'il fallait éviter en raison de la présence d'Allemands. En revenant sur nos pas nous croisâmes sur la même route, face à nous, deux allemands. Nous l'avons fait bien calmement, sans même essayer de nous dérober. Ce fut un gros OUF de soulagement!

Une maison isolée située au bord de la route, nous tenta. Nous franchîmes le portail fermant l'entrée de la cour au fond de laquelle il y avait une grange. « Voilà un lieu apparemment tranquille où l'on pourrait se reposer » pensions-nous. L'échelle se trouvant en place nous permit d'accéder à la grange remplie de foin. Vite, nous creusions un emplacement pour pouvoir disparaître sous une bonne épaisseur de foin. Enfin nous allions pouvoir dormir et surtout être au chaud. Ce fut une bonne nuit.

De temps en temps nous entendions un beuglement ce qui nous faisait penser qu'une étable se trouvait sous la grange.

Au matin nous fûmes réveillés par le bruit fait par une personne qui de la grange et par une trappe passait du foin à l'étable. C'était l'heure de nourrir les animaux.

Durant toute cette journée nous fûmes très vigilants, observant de notre cache tout ce qui se passait dans la cour et surtout veillant à la présence d'allemands dans cette maison.

La nuit arriva. Il fallut enfin se décider : aller frapper à la porte de cette maison. Ce fut ce qui se produisit. Nous étions le 6 décembre 1944, vers 18h30.

Dahy, le 11/43 à la main frappa à la porte donnant sur la cour. Elle s'ouvrit. Nous nous trouvions face à une toute jeune fille, toute tremblante. Elle faisait la vaisselle. Notre première question fut : « y-a-t-il des allemands chez vous ? » Sa réponse négative nous rassura. Vint alors un homme, le père, qui nous demanda nos papiers et comment nous étions arrivés dans ce village encore occupé par l'ennemi. Il nous conduisit à la salle à manger où la famille se préparait à la veillée. Il y avait là aussi, un couple de grands-parents.

Nous racontâmes alors ce qui nous était arrivé dans la forêt de la Hardt.

Pour calmer notre faim nous leur demandions alors de nous cuire les restes du dindon ce qui fut fait auxquels vinrent s'ajouter des petits verres de schnaps ce qui nous remonta.

Nous demandions s'il était possible de rester deux ou trois jours (le temps de bien récupérer) avant de repartir. Notre intention était d'atteindre les Vosges alsaciennes où nous pourrions trouver plus facilement une brèche qui nous permettrait de passer plus facilement.

Nous avions conscience du terrible danger que nous faisions courir à toute cette famille au cas où nous serions découverts parmi elle.

C'est ainsi que nous fîmes la connaissance de la famille de Joseph Bollecker à Réguisheim. Elle était composée de quatre enfants, l'ainé Jean, incorporé dans l'armée allemande actuellement en Norvège, Alice 15 ans, Henri 10 ans et Pierre 4 ans. Monsieur Bollecker travaillait dans une mine de potasse, il était en arrêt de travail à la suite d'un accident et Madame Bollecker, femme au foyer.

Roland Gubilo et Joseph Bollecker

La conversation s'engagea évidemment sur le déroulement de cette guerre. Monsieur Bollecker espérait revoir très bientôt le retour de Jean mais aussi celui des Français.

Il nous montra des billets de 1. 000 francs de la banque de France qu'il avait conservés, en nous demandant si cette monnaie était toujours valable.

Bien tard et avec beaucoup de précautions nous rejoignîmes la grange. A vrai dire ma tête tournait, était ce dû au schnaps ?

Le lendemain matin en venant soigner ses bêtes Monsieur Bollecker nous porta du lait.

« Restez ici nous dit-il, vous êtes à l'abri, attendez l'arrivée des Français bientôt ils seront là. En partant vous risquez d'être faits prisonniers. Les villages, les routes, les ponts sont gardés et surveillés. Ne vous gênez pas ! J'ai de la nourriture, je viens de tuer un cochon, mon frère est boulanger, le pain ne manquera pas. J'ai un jardin de légumes et une vache qui me donne du lait »

Matin et soir nous étions régulièrement ravitaillés. Il fallait pour cela prendre bien des précautions.

Pour traverser la cour et aller dans la grange, Monsieur Bollecker sortait le premier pour surveiller les alentours (la maison étant située au bord de la route Mulhouse- Colmar) puis appelait Henri ou Alice qui en passant par l'étable utilisait la trappe et nous montait la corbeille contenant la nourriture. Ce fut l'occasion pour moi d'apprécier le lard et les choux de Bruxelles, des mets inconnus pour moi jusque là.

Il nous arrivait quelquefois de sortir de notre trou pour voir des Allemands, des civils passer sur la route les uns chantant, les autres tirant un petit chariot.

Roland Gubilo entouré de la famille Bollecker devant la grange dans laquelle il s'était réfugié.

Un après-midi, nous eûmes la surprise de voir arriver Alice accompagnée d'une fille, c'était la fille du boulanger, qui nous sachant cachés dans la grange, avait manifesté le désir de nous voir. « Des Français » furent ces premiers mots.

Mais un soir un sous-officier allemand se présenta, il fallait obligatoirement le loger. Il fallut alors redoubler de prudence. Il venait dans la cour, nous l'entendions discuter avec Monsieur Bollecker qu'il

accompagnait aussi dans l'étable pour nourrir et soigner les vaches. M. Bollecker avait eu la précaution d'enlever parfois l'échelle d'accès à la grange.

Il nous arrivait de descendre en pleine nuit pour nous rendre aux W.C qui se trouvaient près de la grange.

Malgré les nombreuses détonations que nous entendions, le front semblait calme. Selon la formule R.A.S, c'était désespérant.

M. Bollecker, encore possesseur d'un poste radio, s'inquiétait de la tournure que prenait l'offensive lancée par les Allemands dans les Ardennes. Il nous en informait jusqu'au jour où il fut obligé d'aller déposer son poste à la Mairie.

Mais sa colère fut encore plus grande lorsque sur injonction des autorités allemandes, il dut conduire Hansi, le taureau, à Guebwiller où il dut le laisser, évidemment contre son gré.

Et les jours passaient, monotones. Les tirs d'artillerie plus ou moins violents se faisaient entendre et nous connaissions tous les bruits dus quotidiennement aux habitudes de nos hôtes. Et toujours couchés dans le foin, dormant, commentant les péripéties de notre dernier combat et en pensant aussi à nos camarades. Qu'étaient-ils devenus ? Et surtout, nous nous demandions si nous allions nous en sortir et comment, sans que la famille Bollecker soit inquiétée. Toutes nos conversations se faisaient à voix basse.

Noël arriva, puis le jour de l'An. Les Allemands annoncèrent la nouvelle année en tirant à minuit de nombreuses rafales d'armes automatiques.

Ces jours-là ne furent pas oubliés une gâterie et une tarte accompagnaient notre repas.

La neige fit son apparition et le froid devint plus rigoureux. De notre poste d'observation nous pouvions voir passer de nombreux réfugiés. Ils venaient de villages aux alentours de Mulhouse.

Las d'attendre l'arrivée des Libérateurs, nous annonçâmes à M. Bollecker, notre ferme volonté de partir c'était le 10 janvier 1945, vers 11h. Nous lui avions remis trois lettres adressées à nos parents que M. Bollecker devait remettre à un officier lorsque le village serait libéré. Très touché par notre décision, M. Bollecker insista fortement pour que nous restions encore. Il y avait trop de risques, nous dit-il. Il souleva quelques tuiles de la toiture de la grange et nous indiqua, avec comme points de repère le Grand Ballon et le Vieil Armand avec son immense croix, la direction du chemin à suivre. Il se rendit « en flânant » au bord de l'Ill,

pour repérer le gué nécessaire à notre passage. Il nous remit une carte de la région qu'il avait tirée d'un livre de géographie de son fils et n'oublia pas de garnir notre sacoche de pain, de lard et de schnaps.

Une nuit noire, sans lune et un ciel nuageux vers 19h, nous quittions la brave et courageuse famille Bollecker.

Le bâtiment de la grange avait une sortie donnant sur l'Ill. En la franchissant, une autre partie de notre aventure allait commencer.

Après tant de jours d'immobilité il fallait donc se remettre à marcher. Nos premiers pas, dans la neige, furent hésitants et difficiles.

Nous atteignîmes l'Ill, le passage à gué reconnu, il fallut remonter les jambes de notre pantalon jusqu'aux genoux. L'eau était glacée. Il nous fut difficile de se rechausser. Evitant Soultz, nous marchâmes toute la nuit. L'obscurité, la neige (les traces de pas au sol) et même les Allemands en raison de leur parler fort nous aidèrent car cela nous permettait de stopper ou de dévier notre marche. La boussole était notre guide. La nuit se passa sans dormir.

Au matin, nous nous trouvions dans le contrefort des Vosges donc un terrain plus accidenté, à une altitude plus haute avec une épaisse couche de neige.

Le temps s'était éclairci, donc il fallait être plus prudent, après nous être restaurés, nous reprîmes à couvert notre chemin. Ce qui ne nous empêcha pas de voir des schlitteurs au travail. (Il s'agissait d'Allemands)

La boussole nous était toujours précieuse mais il arriva un moment où nous semblions être perdus. C'est alors qu'une éclaircie laissa apparaître au loin le Vieil Armand, avec au sommet, son immense croix, (L'Hartmannswillerkopf) il fallut donc modifier notre direction en allant sur un autre versant. Ce faisant, nous vîmes apparaître sur notre chemin, venant dans notre direction, un soldat allemand, son fusil à la bretelle, allant d'un pas tranquille. Dahy pointa vers lui son 11/43. Nous nous regardâmes en se croisant et l'Allemand continua tranquillement sa route. Le calme qui s'en suivit nous laissa supposer qu'il ne donna pas l'alerte. Et toujours dans la neige en ayant en point de mire le Vieil Armand, nous avancions prudemment et sans oublier de manger.

La nuit venue, nous trouvions un ruisseau que l'on se mit à suivre. Ses bords étaient boisés et toujours sous la neige. Plusieurs fois nous dûmes stopper notre marche. Immobiles nous entendions la voix forte des allemands et leur marche. Dahy dont la vue était plutôt faible marchait dans l'eau. Il fallut s'arrêter plusieurs fois pour ôter la glace entourant ses chaussures. Moi-même en fis parfois autant.

Nous quittions en pleine nuit ce cours d'eau qui aboutissait dans une vallée près d'un village. Etait-il encore occupé par les Allemands ? Où l'était-il par les nôtres ? Mais certains indices nous donnaient à penser qu'il s'agissait plutôt des nôtres. Les tranchées creusées en bordure de route et la palissade barrant l'entrée du village confortaient notre pensée. S'avancer en pleine nuit, ignorant le mot de passe c'était risquer la méprise même en faisant savoir aux sentinelles qui nous étions. Nous jugions préférable d'attendre le jour.

Toute la nuit se passa en faisant sur la route un va et vient et nous nous reposions de temps en temps. Ce fut encore une nuit sans sommeil.

Le jour pointa. Notre aventure allait peut-être s'arrêter définitivement là. Nous avancions vers la palissade les mains en l'air en prévenant que nous étions des Français. Les soldats nous répondirent que nous étions arrivés chez les Français. Quelle joie ! Très heureux d'avoir enfin pu atteindre notre but.

Nous étions aussitôt conduits au P.C. (Poste de Commandement) du secteur. Nous nous trouvions dans la vallée de St Amarin. Le village était celui de Moosch et les militaires, ceux du 1er Régiment du Morvan.

Nous expliquions notre situation à un officier du P.C. Par téléphone, le P.C. du colonel du bataillon et celui de la 4ème Compagnie du 1er R.T.M (Régiment des Tirailleurs Marocains) furent rapidement informés et tous manifestèrent leur grande surprise et leur étonnement. Après la débâcle du 5 décembre 1944 qui pouvait imaginer une telle réapparition le 12 janvier 1945.

Toutes les dispositions étaient alors prises et les ordres étaient donnés pour venir nous chercher au plus tôt.

En attendant, nous buvions un café que nous apprécions fort. Nous avions commencé à en perdre le goût et puis nous nous endormîmes.

Nous fûmes conduits au P.C. du Régiment. Le colonel Deleuze était entouré d'officiers. Il fallut alors répondre à leurs questions, donner des explications sur ce combat et les péripéties de notre parcours. Nous expliquions surtout l'effet dévastateur et meurtrier de notre artillerie sur ce combat.

« Cette couverture fut intense, 9 000 obus furent tirés afin de vous dégager », nous dit le colonel.

Nous répondions : « Pour la plupart, c'est nous qui les avons reçus. Ce fut terrible. Ces obus touchant les arbres devenaient fusants. Ils provoquèrent la panique. Les tirailleurs couraient dans tous les sens en hurlant. Il n'y avait plus de commandement. Ce qui fut déterminant, aussi

dans ce combat fut le canal sur lequel nous nous heurtions à chaque tentative de franchissement. »

A Fellering, pas très loin de Moosch nous retrouvions enfin la 4ème compagnie. Nous étions très heureux. Elle avait retrouvé son commandant, le capitaine Hervé absent depuis les combats de la Hardt.

Que restait-il de notre chère compagnie ?

Au départ du Pont du Bouc, son effectif était de 140-150 hommes. Il y eut seulement 15 rescapés (l'adjudant-chef René Pfeiffer et l'adjudant-chef Mainier, le sergent Monteret, le sergent Boyer et des Tirailleurs.) A Magnoncourt, elle fut complétée et réorganisée par l'arrivée de jeunes renforts, des ex-FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) et des Marocains.

En raison de la souffrance due à l'état de nos pieds, Dahy et moi-même étions admis à l'infirmerie du bataillon où fut constatée la gelure de nos pieds. Dahy, gravement atteint, fut évacué. En raison de mon insistance, le médecin-lieutenant Jean-Pierre de Rocca Serra accepta de me garder. Après quelques jours de soins et de repos, je marchais mais difficilement.

Malgré le mauvais temps, la neige et le froid, la libération totale de l'Alsace se préparait. Je rejoignis à Magnoncourt (Haute Saône) la base arrière du Bataillon.

Je dus me rendre, à mon grand étonnement à Montbéliard (Doubs), une jeep m'y amena, pour être entendu au 2ème Bureau de la 1er Armée (Château…..). J'ignore encore aujourd'hui les conclusions de cet entretien.

Le 5 février 1945 le 1er R.T.M atteignait Westhalten que la 2ème compagnie du capitaine Le Forestier libérait et la jonction à Rouffach avec les Américains, venant du nord de l'Alsace était faite.

Le sergent Serrero, un camarade, se trouvait aussi à la base arrière. Il devait rejoindre la compagnie. Peut-être se trouvait-elle près de Réguisheim ? Je lui demandais alors d'aller informer, si possible, la famille Bollecker de la fin heureuse de notre infortune. Ce qui fut fait.

Cette nouvelle, tant attendue, provoqua une grande joie et aussi un grand soulagement. Elle mettait fin à leur anxiété et à leur terrible cauchemar. Nous avions réussi à passer.

Quelques jours plus tard, je rejoignais la compagnie à Westhalten d'où, à bicyclette, je me rendais chez les Bollecker. On ne peut imaginer ce que fut la joie de ces braves gens et j'étais aussi heureux de les revoir mais triste de constater les dégâts subis par leur maison.

En raison de sa situation près de l'Ill elle devint, peut-être un point de résistance, réduite par des tirs de notre artillerie qui atteignirent la maison et la grange.

Je me souviens de ce que Dahy me disait : « C'est un coin malsain en cas de bagarre »
Que serait-il arrivé si nous étions restés ? A cette question Monsieur Bollecker me répondit : « Je vous aurais donné des vêtements civils et vous seriez venus avec nous dans la cave, bien au fond. Les Allemands, dans leur désarroi ne vous auraient pas vus » Quel courage.

Ce qui me surprit très agréablement fut le retour parmi nous de Catania. Nous l'avions perdu à Munchhouse. Il retourna dans ce village, hébergé par un éclusier qui l'habilla de vêtements civils ce qui lui permit de circuler parmi les Allemands passant pour un éclusier français affecté au service du Rhône au Rhin. Il n'a jamais été inquiété. Il nous dit même qu'il n'avait jamais eu à se plaindre de cette situation (Quelle chance !) il lui avait suffi d'attendre les libérateurs. Ce furent des éléments du 5° R.T.M.

J'eus des nouvelles de Dahy. Il se trouvait à Toulouse à l'hôpital Purpan où en raison de la gravité de son mal (pieds gelés) on lui coupa trois doigts du pied droit. Par la suite je n'ai plus eu de ses nouvelles. Il serait décédé depuis fort longtemps.

Les opérations en alsace étaient terminées. Le 1° R.T.M monta la garde au Rhin jusqu'au 20 avril 1945 où il le franchit à Kehl.

De Brunstatt (Banlieue de Mulhouse) où nous nous trouvions je me rendais, selon les possibilités, à Réguisheim, à bicyclette, chez les Bollecker.

Faire ce trajet était pour moi un vrai plaisir. Je ne manquais pas de leur apporter du ravitaillement. Une musette que Jean Marie, notre caporal d'ordinaire, très compréhensif, me remplissait.

Après avoir tant reçu de cette famille, je lui devais bien cela.
Le 15 septembre 1945, le Régiment quittait l'Autriche pour rentrer en France.

En octobre 1945 je passais une agréable permission à Réguisheim. Huit jours qui me permirent de faire la connaissance de toute cette grande famille (oncles, tantes, cousins, cousines, etc….). C'est avec fierté et c'était bien normal que Monsieur Bollecker expliquait à tout le monde qui j'étais et comment il m'avait connu. Ce fut l'occasion pour moi d'apprécier le vin d'alsace que chacun offrait.

Monsieur Bollecker m'apprenait qu'il avait eu l'occasion de rencontrer le propriétaire de la « ferme au dindon » qui lui dit, avoir, en effet, constaté la disparition de cette volaille. « Ils auraient dû tout prendre parce que les Allemands, en partant, ne se sont pas gênés « telle fut sa réponse.

Un dimanche, alors que nous nous trouvions dans un champ que Monsieur Bollecker labourait, nous vîmes arriver en courant vers nous un homme. Monsieur Bollecker l'avait reconnu c'était Jean, son fils, incorporé de force dans l'armée allemande, il était de retour « Malgré lui », quelle joie ! il attendait son retour depuis si longtemps. Il va sans dire que le labourage s'arrêta-là pour ce dimanche.

Le jour de l'an 1946, profitant d'une permission exceptionnelle de 48 heures je partais de Bourg-en-Bresse pour aller à Réguisheim passer en famille cette fête de nouvelle année.
Le 14 janvier 1946, je quittais définitivement le 1° R.T.M pour être démobilisé.

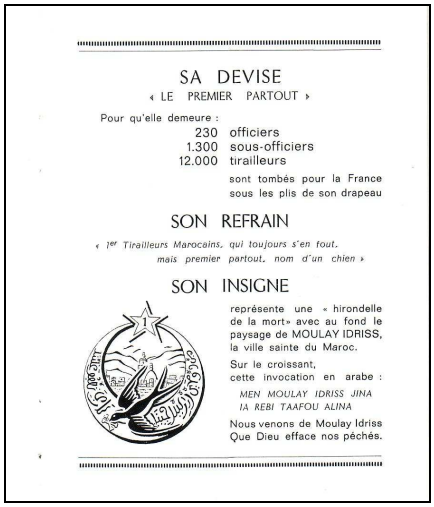
Ma destination était l'Alma (près d'Alger), le village dont je suis le fils et où depuis ma mobilisation, mes parents attendaient mon retour.

De toute cette période j'emportais avec moi des souvenirs magnifiques, tristes aussi et douloureux qu'il me sera impossible d'oublier. Pendant longtemps encore il m'arrivera d'y penser, de les revivre sans que le temps puisse les effacer.

En analysant ce que nous avions subi et enduré, je conclus que nous avons été des chanceux et de grands veinards, nous avons été guidés et protégés et une main nous a accompagnée.

MERCI MON DIEU.

Fait à Castelnaudary
Le 17 mai 2004
Roland GUBILO



SA DEVISE

« LE PREMIER PARTOUT »

Pour qu'elle demeure :
230 officiers
1.300 sous-officiers
12.000 tirailleurs
sont tombés pour la France sous les plis de son drapeau

SON REFRAIN

« 1er Tirailleurs Marocains, qui toujours s'en tout, mais premier partout, nom d'un chien »

SON INSIGNE

représente une « hirondelle de la mort» avec au fond le paysage de MOULAY IDRISS, la ville sainte du Maroc.

Sur le croissant, cette invocation en arabe :

MEN MOULAY IDRISS JINA
IA REBI TAAFOU ALINA

Nous venons de Moulay Idriss
Que Dieu efface nos péchés.

La page 3 du livret militaire de Roland Gubilo présente la devise, le refrain et l'insigne du R.T.M. (Régiment des Tirailleurs Marocains)